

Un même ennemi? *IXE-13, l'as des espions canadiens* et l'Oeuvre des tracts : analyse croisée des pratiques fasciculaires et des stéréotypes anticomunistes (1940-1950)

Jonathan Livernois et Rachel Nadon

Volume 21, numéro 2, printemps 2021

Prendre parti : figures, organes et enjeux de combat dans les périodiques au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1085226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Livernois, J. & Nadon, R. (2021). Un même ennemi? *IXE-13, l'as des espions canadiens* et l'Oeuvre des tracts : analyse croisée des pratiques fasciculaires et des stéréotypes anticomunistes (1940-1950). *Mens*, 21(2), 39–62.
<https://doi.org/10.7202/1085226ar>

Résumé de l'article

Dans cet article, nous avançons l'hypothèse que, tant sur le plan du support, de la matérialité que de l'idéologie, il a pu exister une circulation et même une concurrence générale des pratiques (d'écriture, de lecture) entre les brochures informatives de l'École sociale populaire et les fascicules d'espionnage de la même époque. Entre l'Oeuvre des tracts et le roman en fascicules *Les aventures étranges de l'agent IXE-13* de Pierre Saurel, diffusé largement entre 1947 et 1966, il semble exister des similitudes liées au support et à un « imaginaire sériel » dont la portion évidente est l'usage de stéréotypes. Ainsi peut-on penser, à partir du travail de Matthieu Letourneux (2017), que le communiste *undercover* d'IXE-13 est le « même » que celui de l'Oeuvre des tracts et des quotidiens : tous s'alimentent, se coconstruisent, s'imitent les uns les autres. Étant donné la large diffusion des brochures et des fascicules, il nous semble nécessaire de mieux comprendre les jeux de chiasme entre fiction et réel et leurs effets respectifs sur la société canadienne-française.

Un même ennemi?

IXE-13, l'as des espions canadiens et l'Œuvre des tracts : analyse croisée des pratiques fasciculaires et des stéréotypes anticomunistes (1940-1950)

Jonathan Livernois,
Université Laval

Rachel Nadon,
Université du Québec à Trois-Rivières et
Université Paul-Valéry-Montpellier 3

Résumé

Dans cet article, nous avançons l'hypothèse que, tant sur le plan du support, de la matérialité que de l'idéologie, il a pu exister une circulation et même une concurrence générale des pratiques (d'écriture, de lecture) entre les brochures informatives de l'École sociale populaire et les fascicules d'espionnage de la même époque. Entre l'Œuvre des tracts et le roman en fascicules *Les aventures étranges de l'agent IXE-13* de Pierre Saurel, diffusé largement entre 1947 et 1966, il semble exister des similitudes liées au support et à un « imaginaire sériel » dont la portion évidente est l'usage de stéréotypes. Ainsi peut-on penser, à partir du travail de Matthieu Letourneux (2017), que le communiste *undercover* d'IXE-13 est le « même » que celui de l'Œuvre des tracts et des quotidiens : tous s'alimentent, se coconstruisent, s'imitent les uns les autres. Étant donné la large diffusion des brochures et des fascicules, il nous semble nécessaire de mieux comprendre les jeux de chiasme entre fiction et réel et leurs effets respectifs sur la société canadienne-française.

Abstract

In this article, we hypothesize that, as much on the level of the support, of the materiality as of the ideology, there could have existed a circulation and even a general competition of the practices (of writing, of reading) between the informative leaflets of the École sociale populaire and the fascicles of espionage of the same time. Between L'Œuvre des tracts and the novel in fascicles Les aventures étranges de l'agent IXE-13 of Pierre Saurel, diffused widely between 1947 and 1966, it seems to exist similarities brought by the support and by a "transmedia imaginary" of which the obvious portion is the use of stereotypes. Thus, one can think, from the work of Matthieu Letourneux (2017), that the undercover communist of IXE-13 is the "same" as that of L'Œuvre des tracts and dailies: they all feed off, co-construct, and imitate each other. Given the wide distribution of the pamphlets and leaflets, it seems necessary to us to better understand the chiasmus games between fiction and reality and their respective effects on French-Canadian society.

Pendant les années 1930, 1940 et 1950, l'anticommunisme est un élément central du discours social canadien-français. Le gouvernement Duplessis, dès 1937, ne manque pas de stigmatiser ses ennemis politiques en brandissant la menace du spectre communiste, dont il protégerait la province. Il entretiendra cette peur tout au long des années 1940 et 1950, à telle enseigne qu'André Laurendeau, alors député de l'opposition, pourra déclarer, en Chambre, le 26 mars 1946 : « Personne n'a eu réellement de mérite à dénoncer le communisme. Tout le monde l'a fait. Quelle est la plus grande cause de l'infiltration communiste? La véritable cause n'est-elle pas l'injustice sociale qui existe particulièrement dans la province de Québec¹? » Bonne question, mais les pouvoirs en place préféreront pointer du doigt un ennemi commode, à une époque où le Parti ouvrier-progressiste compterait tout juste 2500 membres au Québec². L'affaire Gouzenko (1945-1946), largement médiatisée à la fin des années

¹ Débats reconstitués de l'Assemblée législative du Québec, 26 mars 1946.

² Marcel Fournier, *Communisme et anticommunisme au Québec, 1920-1950*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1979, p. 47.

1940, jette aussi de l'huile sur le feu « rouge » : l'ancien diplomate Igor Gouzenko affirme en effet que l'Union soviétique possède tout un réseau d'informateurs et d'espions actifs au Canada, dont feraient partie Fred Rose, le seul député communiste jamais élu à la Chambre des communes, et Sam Carr, tous deux membres du Parti ouvrier-progressiste³.

Comment entretenir la peur du communisme? Les fascicules et les brochures constituent peut-être une solution. Par leur usage d'un même support, par leur réseau de diffusion en partie similaire (kiosques à journaux), par le lectorat visé (classes populaires), ces publications alimentent un même imaginaire sériel, qui leur donne sens en retour. Dans cet article, l'anticommunisme, avec tout ce qu'il charrie à l'époque de clichés et de stéréotypes, nous permet d'éclairer ces effets de résonance ou de sérialité entre ces deux corpus a priori fort éloignés que sont le roman en fascicules des *Aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens* et les brochures catholiques de l'Œuvre des tracts – le stéréotype étant en effet, pour Matthieu Letourneau, « la matière même sur laquelle repose la relation sérielle⁴ ». Nous nous intéresserons d'abord à ces supports (brochure, fascicule), puis nous présenterons les projets distincts d'*IXE-13* et de l'Œuvre des tracts. Le corpus étant très vaste, nous nous concentrons ensuite sur certains fascicules et tracts qui annoncent par leur titre ou sur la page couverture un propos sur le communisme. Leur analyse croisée, menée à l'aide des travaux de Matthieu Letourneau dans *Fictions à la chaîne* (2017), éclairera une dimension de la poétique de ces imprimés peu étudiés.

³ Voir, à ce sujet, Robert Comeau et Bernard Dionne, « Le Parti ouvrier-progressiste en crise, 1946-1956 », dans Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Les idéologies au Canada français*, t. III, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1981, p. 45-119.

⁴ Matthieu Letourneau, *Fictions à la chaîne : littérature sérielle et culture médiatique*, Paris, Seuil, 2017, p. 39, coll. « Poétique ».

Comparaison et hypothèses

De 16 à 32 pages, les brochures⁵ et les fascicules « obéissent à une logique périodique similaire [au journal], d'ordre fixe de lecture et de continuité de l'expérience du récit par-delà la discontinuité du numéro⁶ ». Selon le type de « collection » ou de série dans lequel il s'inscrit, le fascicule possède une couverture de couleur, souvent illustrée. Peu cher (quelques sous), il est vendu dans des lieux variés (restaurants, tabagies, kiosques à journaux), qui définissent dès lors une relation particulière au texte. Achetés en même temps que la pinte de lait et le quotidien du matin, le fascicule et la brochure induisent une lecture et un usage différents des productions légitimées. Leur coût peu élevé « permet [aussi] l'achat indépendant des enfants, ou au moins celui, désinvolte, d'un adulte⁷ ».

Dès le début du siècle, ce support matériel léger, distinct du quotidien, est reconnu comme un excellent moyen de rejoindre les milieux populaires. Comme l'a écrit l'archevêque de Québec, M^{gr} Louis-Nazaire Bégin, dans un de ses mandements de 1907 :

Les journaux et les revues s'adressent principalement à l'élite des fidèles et ne pénètrent guère les milieux populaires. Or, c'est le peuple qu'il faut atteindre. Et pour que la presse catholique exerce sur une multitude des lecteurs l'action bienfaisante et complète que nous souhaitons, il faut qu'elle multiplie ses œuvres, ses moyens et ses ressources. Il faut que des publications populaires, peu dispendieuses, à la fois simples et intéressantes puissent se répandre dans toutes les classes de la société⁸.

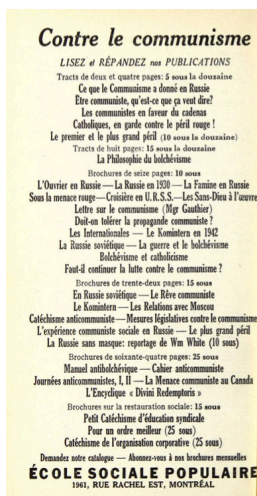
⁵ Notons que l'Œuvre des tracts propose des brochures de 4, 16, 32 et même 64 pages, qui tiennent alors davantage du manuel. Les brochures de 16 et de 32 pages semblent toutefois privilégiées. De la même manière, les romans en fascicules comme *IXE-13* font, sauf pour de rares exceptions, tous 32 pages.

⁶ Letourneux, *Fictions à la chaîne*, p. 114.

⁷ *Ibid.*, p. 133. Dans leur étude du *Phénomène IXE-13*, Vincent Nadeau et Michel René soulignent que les garçons, qui composaient la majorité du lectorat de ces fascicules d'espionnage, « lisaient également, pour la plupart, des quotidiens et d'autres livres. Les deux tiers achetaient leurs exemplaires eux-mêmes, à la tabagie surtout » (« Une littérature industrielle », dans Guy Bouchard *et al.* (dir.), *Le phénomène IXE-13*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1984, p. 37, note 43).

⁸ Mandement des évêques, X, 45, p. 61-62, cité dans Gilles Routier, « L'ordre du

C'est dans cet esprit que l'Œuvre des tracts est créée. De 1919 au milieu des années 1950, cet organe de l'École sociale populaire a publié des brochures mensuelles dont le tirage atteignait de 8000 à 9000 exemplaires⁹. La diffusion massive d'un vigoureux discours anticommuniste était l'une de ses spécialités. Le père Joseph-Papin Archambault le dit clairement lors des journées anticommunistes de septembre 1934 : « Bon nombre de nos brochures ont été consacrées aux théories communistes. En relation avec d'importants centres européens, il nous a été possible, en plus, de publier des informations de première main sur la situation véritable de l'Union soviétique¹⁰. »



N° 317, 1945.

Source : BAnQ

À partir du même support matériel, mais sur un papier de qualité moindre, se développe aussi une littérature populaire. Dans son étude

monde : capitalisme et communisme dans la doctrine sociale populaire, 1930-1936 », *Recherches sociographiques*, vol. 22, n° 1 (1981), p. 4, note 10.

⁹ Jean-Claude St-Amand, « La propagande de l'École sociale populaire en faveur du syndicalisme catholique 1911-1949 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 32, n° 2 (1978), p. 209, note 19.

¹⁰ Cité par Hugues Théorêt, *La peur rouge : histoire de l'anticommunisme au Québec 1917-1960*, Québec, Éditions du Septentrion, 2020, p. 53.

du lectorat de la littérature fasciculaire, Sylvie Provost note que « les romans policiers et d'espionnage représentent sans contredit les genres les plus populaires de la littérature en fascicule¹¹ ». Dans les années 1940 et 1950, le « héros » le plus recherché est *IXE-13, l'as des espions canadiens*; les autres séries les plus lues¹² sont *Albert Brien*, *Domino noir* et *Guy Verchères*, toutes écrites par Pierre Saurel (pseudonyme du comédien et auteur Pierre Daigneault) et publiées aux Éditions Police Journal. Il existe donc un intérêt pour le « genre » policier ou d'espionnage dans ces années, ce que confirme la préférence de ce même lectorat pour d'autres productions (cinéma, télévision, romans) qui investissent également ce genre. Contrairement à la collection « Le roman canadien » publiée par les Éditions Édouard Garand dans l'entre-deux-guerres et qui « joue de sa ressemblance au modèle du magazine¹³ », les fascicules qui se développent au lendemain de la Seconde Guerre mondiale comme *IXE-13* sont plus courts (32 pages), plus proches d'une logique du livre et de la collection spécialisée (exploitation d'un genre spécifique à l'ensemble, présentation du texte classique, récurrence de personnages ou d'une logique narrative). Toutes deux « à l'origine des petits romans au Québec dans le troisième quart du xx^e siècle¹⁴ », les Éditions Édouard Garand et les Éditions Police Journal ont en commun de compter dans leurs rangs Alexandre Huot (nous y reviendrons un peu plus loin): celui-ci participe aux deux entreprises en tant qu'écrivain dans la première et en tant que directeur littéraire dans la seconde. Dans une perspective moins ouvertement fictionnelle se développe avec

¹¹ Sylvie Provost, « Avez-vous déjà lu Ixe-13, Albert Brien, Guy Verchères...? », *Études littéraires*, vol. 15, n° 2, (août 1982), p. 141.

¹² *Ibid.*

¹³ Caroline Loranger, *Imaginaires du « roman canadien » : discours sur le genre romanesque et pratiques d'écriture au Québec (1919-1939)*, thèse de doctorat (littérature), Montréal, Université de Montréal, 2019, p. 186. Elle souligne en ce sens : « Leur format est semblable au magazine (*in-quarto*, disposition du texte en deux colonnes parallèles, présence d'illustrations, notamment en page couverture, longueur de 60 à 80 pages), leur clientèle cible est les cols blancs et les femmes au foyer et ils sont vendus par abonnement ou en kiosque à un coût de vente moindre en comparaison du roman en volume. Seule la qualité du papier leur fait défaut, bien que certains romans de la collection soient imprimés sur papier glacé » (*Ibid.*).

¹⁴ Nadeau et René, « Une littérature industrielle », p. 68.

cette littérature fasciculaire foisonnante toute une « presse jaune », de format tabloïd, qui mêle les faits divers, les récits fictionnels, les « histoires vraies » et les photos sensationnalistes, comme le *Police Journal* (1941) et le *Allô Police* (1953).



Source : Collection Jonathan Livernois.

Publiés entre 1947 et 1966, les fascicules des *Aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens* atteignent un tirage oscillant entre 20 000 et 30 000 exemplaires... par semaine. L'infiltration communiste y deviendra le principal fil narratif à partir des années 1950. La géopolitique de l'auteur Pierre Saurel s'alimente surtout à l'actualité ainsi qu'à des ouvrages tels que l'encyclopédie *Pays et nations* des Éditions Grolier¹⁵. À ce titre, Provost remarque qu'une frange du lectorat d'*IXE-13* lit des fascicules « pour s'instruire¹⁶ ». Écrites, diffusées et lues pendant la guerre et après, « les aventures de héros canadiens-français luttant parfois en Angleterre et en Allemagne n'ont pu que toucher les lecteurs/rices, dont certains/es ont clairement signifié le lien qu'ils établissaient entre la fiction et la réalité¹⁷ ».

¹⁵ Nadeau et René, « Une littérature industrielle », p. 50.

¹⁶ Provost, « Avez-vous déjà lu IXE-13, Albert Brien, Guy Verchères...? », p. 140.

¹⁷ *Ibid.*, p. 142.

C'est donc dans le journal du matin que se trouvent pour ainsi dire les intrigues du roman fasciculaire de Saurel, comme le concède ce dernier : « Il suffisait de suivre l'actualité¹⁸. »

Le roman populaire d'espionnage, les brochures de l'École sociale populaire et les actualités tirées de la presse forment un ensemble de pratiques littéraires (d'écriture et de lecture) qui ne s'effectuent pas en parallèle, mais bien ensemble. Ces productions composent un « imaginaire sériel » qui leur donne en retour tout leur sens, toute leur densité. Pour Matthieu Letourneux, le support apparaît comme une « matrice sérielle », dans la mesure où chaque support « invit[e] à tisser des liens, par-delà les titres, entre les types de collections exploitant de même façon les imprimés. Format, présentation matérielle, paratexte et genres se confondent ainsi d'un périodique à l'autre, d'une collection à l'autre [...] ¹⁹ ». Ainsi, les textes publiés sur un même support sont en résonance entre eux, à tous les niveaux (intertexte, architexte, paratexte, péritexte), peu importe leur « genre » : « [C]'est la mise en série des textes sur un même support ou sur un ensemble de supports similaires qui engendre ces effets de sérialité affectant la production ou la réception des textes²⁰ ». Il existerait, postule ainsi Letourneux, une logique d'imitation très forte entre les œuvres sérielles, qui suppose par exemple un usage de la fiction dans le journal, et un discours sur le monde et sur l'actualité dans les feuilletons et les fascicules. De la même manière, dans le corpus qui nous intéresse, la fiction donne du souffle à l'Œuvre des tracts, les journaux alimentent *IXE-13*, les éditoriaux sur le gouvernement duplessiste et la fiction se croisent dans *Police Journal*. Ces dialogues incessants, sur le plan de la production et de la réception, peuvent être identifiés en portant attention à la question de la « transtextualité », telle que l'entend Gérard Genette. Nous attachant dans cet article aux origines idéologiques du roman en fascicules *IXE-13*, *l'as des espions canadiens* et, ensuite, aux ressorts de la fiction qu'empruntent les brochures de l'Œuvre des tracts, nous serons à même de constater que, tant sur le plan du support, de la matérialité que de l'idéologie, il a pu exister une circulation (et même une concurrence) générale des pratiques d'écriture et de lecture

¹⁸ Pierre Daignault, dans Bouchard *et al.* (dir.), *Le phénomène IXE-13*, p. 49.

¹⁹ Letourneux, *Fictions à la chaîne*, p. 113.

²⁰ *Ibid.*, p. 112.

entre les brochures « informatives » de l'École sociale populaire et les romans en fascicules de la même époque²¹.

IXE-13 : des origines floues

Dans les années 1940, on constate effectivement qu'une concurrence s'installe entre les fascicules. Certes, si ceux-ci concourent à propager les mêmes stéréotypes, leurs manières de faire divergent. L'Église a-t-elle pu craindre la concurrence des romans populaires comme *IXE-13*? Rappelant que de nombreuses librairies vendaient également des objets pieux et des livres religieux, Vincent Nadeau et Michel René laissent entendre, dans *Le phénomène IXE-13*, que l'Église a pu exercer des pressions concernant ces fascicules : « S'il y a eu censure, a-t-elle pu être en partie de nature commerciale? Les éditeurs religieux du Québec ne produisaient-ils pas des monceaux de fascicules, depuis l'*Œuvre des tracts* jusqu'aux annales et messagers de tout crin? Et ils les vendaient...²² ». L'Église trouve en effet à redire sur la moralité des publications de ce genre. Le 31 janvier 1946, M^{gr} Valois, directeur diocésain de l'Action catholique de Montréal, appelle à ne « pas acheter de ces revues et journaux qui se font une spécialité d'en appeler à la sensualité de leurs lecteurs, ni de ces

²¹ Marie-Pier Luneau et Jean-Philippe Warren ont déjà noté une concurrence entre les fascicules publiés très brièvement par les Éditions Fides et ceux des Éditions Police Journal, l'éditeur le plus important de fascicules à cette époque, sur le terrain des romans sentimentaux. L'éditeur catholique souhaite, en 1947, proposer de « bonnes lectures » en copiant une formule qui fonctionne bien (celle de *Police Journal*). Or, l'échec rapide de l'entreprise de Fides montre que le choix du support était sans doute erroné : « La matérialité du support devient ici un facteur de première ligne départageant le lectorat : l'achat d'un fascicule ne nécessitant que 10 sous, il est très probable que ce format attire un lectorat plus jeune. Or, les Éditions Police Journal ont courtsé ce lectorat dès le début des années 1940, au moyen d'un contenu nettement plus "moderne", adapté à la société de consommation qui se développe et s'américanise. En 1947, Fides arrive trop tard » (Marie-Pier Luneau et Jean-Philippe Warren, « Ce que le roman catholique fait au roman sentimental : le cas de la collection "Amour et aventure" », *ConTEXTES*, n° 23, 2019, para. 39). L'exemple de la collection « Amour et aventure » illustre aussi la difficulté à concilier la mission morale de l'éditeur, les codes du roman sentimental et les attentes du lectorat.

²² Nadeau et René, « Une littérature industrielle », p. 25.

petits romans à dix sous qui sont à tous les étalages. La plupart de ces brochures sont franchement mauvaises et obscènes; le reste ne vaut pas le papier sur lequel elles sont imprimées²³ ».

Le rédacteur en chef (anonyme) de l'hebdomadaire *Police Journal* déplore aussitôt ces attaques. Il rappelle que « son principal collaborateur est un écrivain déjà célèbre dans la province, puisqu'il fait partie de l'Académie canadienne-française »; deux autres collaborateurs ont reçu le « Prix David en littérature²⁴ ». Il se déplace vite dans le champ littéraire, dirait-on, comme si le capital symbolique des auteurs avait le pouvoir de rejaillir sur le journal pour en garantir la qualité littéraire et, par conséquent, la valeur morale. C'est de cet hebdomadaire que naîtra l'éditeur d'*IXE-13*, les Éditions Police Journal, en 1947.

Le journal *Police Journal* est lancé en 1942. Sa publication semble cesser en 1954. Difficile de savoir qui en sont les rédacteurs en chef et, surtout, à quel moment. Des noms sont proposés dans *Le phénomène IXE-13* : Eugène L'Archevêque (1888-1956), autrefois maître imprimeur et éditeur du journal *Le Bavard*, tabloïd paru entre 1940 et 1945, et partisan de Camillien Houde²⁵; Joseph Ménard, « typographe, imprimeur et journaliste », qui traîne un héritage antisémite²⁶; Robert Millet, dont nous ne savons à peu près rien; Alexandre Huot (1897-1953), lui-même auteur de petits romans d'aventures publiés aux Éditions Garand, comme *L'impératrice de l'Ungava*, en 1927. Personnage étonnant que l'on retrouve notamment dans les pages judiciaires, Huot est en effet condamné en juin 1939 à 12 mois de prison pour avoir soutiré 20 dollars à des gens du Cabaret Val d'Or (coin Saint-Laurent et Sainte-Catherine) tandis qu'il se faisait passer pour... un percepteur des bonnes œuvres de la paroisse Notre-Dame. Les journaux le présentent alors comme un « pseudo-journaliste » bien « qu'il soit peu connu des salles de rédaction des quotidiens de Montréal²⁷ ». Il est en outre reconnu comme un antisémite notoire,

²³ Albert Valois, « Il faut agir tout de suite », *La Presse* (31 janvier 1946), p. 13.

²⁴ Rédacteur en chef, « Ce n'est pas bien, c'est même très mal! », *Police Journal* (16 février 1946).

²⁵ André Beaulieu *et al.* (dir.), *La presse québécoise*, t. 7, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1985, p. 182.

²⁶ Bouchard *et al.* (dir.), *Le phénomène IXE-13*, p. 33.

²⁷ DNC, « Arrestation d'un "pseudo-journaliste" », *Le Soleil* (9 juin 1939), p. 11. Voir également « Gazette des tribunaux criminels », *Le Devoir* (15 juin 1939), p. 3.

« colonel » des Casques d'Acier²⁸. Serait-il aussi le rédacteur en chef de *Police Journal*? Cette dernière hypothèse est corroborée, jusqu'à un certain point, par l'équipe de *La presse québécoise* qui décrit ainsi l'hebdomadaire *Album Police Journal*, fort probablement le tabloïd qui nous intéresse : « Ce journal s'adresse aux amateurs de sensations fortes : crimes, procès et romans policiers sont les plats de résistance de cet imprimé. Il est dirigé par Alex Huot qui a laissé *Le Bavard*, fondé en août 1940, pour se lancer dans le journalisme à sensation²⁹. »

Quoi qu'il en soit, le rédacteur en chef a des idées bien précises, distillées dans ses éditoriaux, du moins ceux qui sont parus entre 1945 à 1949 et que nous avons pu consulter au hasard de collections éparées³⁰. Les attaques sont nombreuses, mais se concentrent sur quelques thèmes : les rackets et arnaques, les invasions de « slot-machines », la dénonciation de la corruption dans la police de Montréal, la moralité publique (notamment sur les plages du nord de Montréal). On y constate également un antisémitisme diffus. De manière assez étonnante, le rédacteur réclame aussi des avocats pour tous, bien avant l'aide juridique, ainsi qu'une étatisation des tramways et du métro, qui viendra bien un jour à Montréal...

Dans ce fatras idéologique, Duplessis est le grand ennemi. Les membres de son gouvernement et lui-même sont considérés comme d'hypocrites personnages, de faux dévots. Les attaques sont d'une violence inouïe, presque inédite, du moins à notre connaissance³¹. En témoigne le numéro du 18 juin 1949, dont le grand titre est sans équivoque : « Duplessis se cache... ». Le texte est tout aussi subtil :

[Duplessis] a rencontré Hilaire Beauregard, le chef de sa gestapo, et son gauleiter, batteur de gréviste, l'inspecteur Norbert Labbé [...]. Après avoir pris un verre de scotch, il a fort habilement éludé Camillien Houde, et il s'est poussé, tels les sauve-tes-fesses de la dernière guerre, dans les grands bois laurentiens. Il se cache. Pourquoi? A-t-il honte de sa sale conduite dans la grève

²⁸ Robur, « La prise de Québec par le Bloc Populaire », *L'Autorité* (15 mai 1943), p. 4.

²⁹ Beaulieu *et al.* (dir.), *La presse québécoise*, p. 194.

³⁰ Il n'existe pas, à notre connaissance, de collections complètes de *Police Journal*.

³¹ L'équivalent se trouve peut-être dans l'hebdomadaire communiste *Combat*, publié par le Parti ouvrier-progressiste de l'époque (1946-1957), le nazisme laurentien en moins.

de l'amiante et a-t-il tellement peur des ouvriers qu'il s'entoure de boulés d'élections comme body-guards? Se cache-t-il de nos seigneurs les évêques qui le recherchent pour lui chanter pouilles?³²

Nazisme laurentien, alcoolisme du premier ministre (supposément guéri à cette époque) et dénonciation de ses actions pendant la grève de l'amiante, qui n'est toujours pas terminée en juin 1949. Suit un article dit de « terreur et d'épouvantes », intitulé « Les 13 martyrs de l'Amiante », constitué des dépositions et des témoignages de grévistes et d'habitants de la région d'Asbestos, dénonçant les méthodes de la police provinciale. Le rédacteur en chef annonce ses couleurs : « Lisez l'article ci-bas et vous constaterez dans quelles écœurantes se vautrent les tristes sbires duplessistes de la police provinciale. On se croirait rétrogradés aux horreurs moyenâgeuses de l'ère de la grande noirceur et du faux moine Torquemada³³ ». Déjà, la grande noirceur... On présente des policiers barbares qui sacrent comme des charretiers (le rédacteur précise d'ailleurs que « par respect pour le bon Dieu et les choses saintes, nous avons délibérément changé l'appellation [sic] du mot crisse, et nous continuerons à faire la même chose dans les cas identiques qui vont suivre »...), qui frappent sur tout ce qui bouge.

La publication conjointe de fictions et d'éditoriaux dans *Police Journal* est notable. Le phénomène n'est pas nouveau : dans un tout autre contexte, Marie-Ève Thérienty a bien mis en relief les interactions et les contaminations croisées entre la littérature et les journaux³⁴. Le cas de *Police Journal* est intéressant. Au contraire des fascicules, *Police Journal* ne propose pas nécessairement de romans entiers, mais plusieurs récits de différentes longueurs : il reste très proche en ce sens d'une logique du quotidien tout en usant largement des ressources de

³² « Votre rédacteur en chef », « Duplessis se cache... », *Police Journal* (18 juin 1949), p. 2.

³³ « Votre rédacteur en chef », « Les 13 martyrs de l'Amiante », *Police Journal* (18 juin 1949), p. 6.

³⁴ Voir Marie-Ève Thérienty, *La littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007, coll. « Poétique ». Pour une étude de la culture médiatique de l'espace francophone, voir Guillaume Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord : de 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2016.

la fiction. Par exemple, le numéro 48 (2 mars 1946) offre, outre un éditorial, un « grand roman hebdomadaire » (« À un meurtre, Parc Watson »), un « drame étrange de la vie réelle » (« L'affaire Timothy Candy », romancée, qui date de 1910) ainsi qu'« un premier épisode de son roman policier » (« Alerte dans le monde interlope »). Dans le numéro du 18 juin 1949, où le rédacteur en chef rappelle les interrogatoires des 13 victimes de la police provinciale, on peut lire, deux pages plus loin, les aventures de « Lisette, femme détective », écrites par Pierre Saurel, qui relatent entre autres un interrogatoire subi par la pauvre Lisette ligotée. Quels sont les effets de réverbération, de contamination entre le réel et la fiction?

Et puisqu'il est question de Pierre Saurel, ne peut-on pas imaginer que le roman en fascicules par excellence, *Les aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens*, participe d'un même mouvement idéologique? Que retient l'auteur Pierre Saurel de l'actualité? Comment la lit-il?

Pierre Saurel est le pseudonyme de l'auteur et comédien Pierre Daigneault (1925-2003), connu surtout pour son rôle du père Ovide dans le téléroman *Les belles histoires des pays d'en haut*. Il baigne dans un milieu communautaire nationaliste, religieux; son père est un chanteur de folkore, tout comme Daigneault le sera lui-même. Il sera également l'un des 5000 membres des Jeunes Laurentiens qui, comme le nom du groupe l'indique, sont des nationalistes à la manière de Lionel Groulx³⁵. En outre, le parcours de l'écrivain Daigneault n'est pas celui des jeunes intellectuels associés à *Cité libre*; nous ne sommes pas dans les serres chaudes du cours classique. Ici, l'écriture procède non pas du fonds commun des humanités, mais plutôt de méthodes, de techniques industrielles. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Daigneault se dit « écrivain – diplômé – cours par correspondance – New Method of Plotting Lessons de Ellis Publishing – Battle Creek, Michigan³⁶ », un peu comme on devenait, à l'époque, dessinateur industriel ou technicien. La littérature fasciculaire vient peut-être de trouver sa place dans cette écologie d'un nouveau réel, que l'on qualifiera de technique, faute de mieux. Vincent Nadeau et

³⁵ David Rajotte, « Des jeunes nationalistes dans les années 1940 : les Jeunes Laurentiens », *Mens*, vol. 8, n° 2 (printemps 2008), p. 331.

³⁶ Nadeau et René, « Une littérature industrielle », p. 49.

Michel René le remarquaient déjà : « La question des rapports entre minorités, nationalisme, fascisme, doctrine sociale de l'Église, littérature de masse, roman policier et industrialisation reste à examiner plus en détail et plus en profondeur³⁷ ». Et justement, *IXE-13* est au cœur de ces tensions : roman sériel, moderne, teinté de nationalisme marqué au coin par les thèmes folkloriques canadiens-français.

Il serait sans doute difficile de définir un contenu idéologique précis dans les aventures d'*IXE-13*. Comme le rappelle Denis Saint-Jacques dans le collectif *Le phénomène IXE-13*, « [p]our IXE-13, nazi, communiste ou criminel, tout ennemi ressemble à n'importe quel autre, ce qui compte c'est qu'il menace l'ordre établi et donne lieu à quelque mission où employer le héros³⁸ ». Cela apparaît clairement dans le fascicule numéro 138, *Espions communistes*, publié le 12 septembre 1951 : les ennemis nazis, le commandant Von Tracht et le capitaine Bouritz sont tout bonnement recrutés par les Soviétiques et deviennent des espions communistes; la hiérarchie est inversée selon l'intelligence et le mérite des hommes : grâce à la chirurgie plastique, qui semble aussi aisée qu'une visite chez le dentiste, le capitaine Bouritz devient le lieutenant Yvan Bourof et le commandant Von Tracht devient l'espion Igor Tracko.

Le communisme, fût-il le plus souvent vilipendé dans les fascicules, est parfois connoté positivement. Dans le numéro 433 (13 juin 1956), *La revanche communiste*, l'espion Boris rappelle la pureté de ses motifs : « Nous ne travaillons pas pour l'argent, mais pour notre grand pays, pour notre Général, pour l'avancement du communisme dans le monde entier, enfin pour le triomphe de nos idées ». Dans le numéro 522, *Névrosée en Sibérie* (26 février 1958), une agente se confie :

Cette vie épouvantable qu'on mène en Amérique. Les gens sont toujours à la course. On n'a pas une seconde pour respirer. Pour faire comme les autres, on doit dormir des quatre cinq heures par nuit, pas plus. Le soir, on ne se couche plus, le matin, on a toutes les difficultés du monde à se lever. On ne déjeune jamais. Le midi,

³⁷ *Ibid.*, p. 34.

³⁸ Denis Saint-Jacques, « L'idéologique dans le texte », dans Bouchard *et al.* (dir.), *Le phénomène IXE-13*, p. 300-301.

on mange peu, le soir beaucoup et à minuit un très gros repas, puis on se couche à deux heures. Pour suivre les Américains, j'ai été obligée de vivre comme eux. Je n'en puis plus, j'ai les nerfs à bout. (...) Vous voulez combattre l'Amérique, ne faites rien, laissez-les mener leur vie trépidante, pendant une vingtaine d'années encore. L'Amérique ensuite, vous appartiendra³⁹.

Plus loin, à propos des soins de santé en URSS : « En Amérique, il me faudrait payer, ici, c'est le gouvernement qui me soigne⁴⁰ ».

Évidemment, toutes ces pointes ne font pas le poids devant les dangers de l'infiltration communiste au Canada. Dans *Espions communistes* (septembre 1951), par exemple, les communistes distribuent des bouteilles d'alcool illégales pour forcer le gouvernement à fermer les tavernes et les bars et ainsi attiser la colère du peuple qui se soulèvera. Évidemment, les bouteilles sont saisies chez des artistes, « reconnus pour avoir des tendances communistes⁴¹ ».

Les communistes sabotent aussi des usines. À ce titre, retenons le numéro 190, *Les saboteurs de Craigville*, paru le 10 septembre 1952. Dans cette petite ville de l'Ouest canadien, « un groupe de saboteurs communistes (est) à l'œuvre⁴² », retardant la production des usines d'armement, ce qui aura pour conséquence de mécontenter le gouvernement. IXE-13 est mis sur la piste du journaliste Bob Holson, qui, dit-on, publie « des articles violents contre nos gouvernements » et qui « se tient juste dans les limites de la loi ». Se faisant passer pour un travailleur désœuvré, IXE-13 est recruté par les communistes et est formé à « l'école de sabotage » par un Allemand nommé « Professeur ». Pendant ce temps, la propagande communiste prend de l'ampleur; le « venin faisait lentement son œuvre », lit-on. Heureusement, IXE-13 réussit à découvrir les coupables, dont le maire lui-même, communiste déguisé en capitaliste, qui s'appête à devenir député à Ottawa.

³⁹ Pierre Saurel, *Névrosee en Sibérie, Les aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens*, n° 522 (26 février 1958), p. 2.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 3.

⁴¹ Pierre Saurel, *Espions communistes, Les aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens*, n° 138 (septembre 1951), p. 66.

⁴² Pierre Saurel, *Les saboteurs de Craigville, Les aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens*, n° 190 (10 septembre 1952), p. 2.



Source : Collection Jonathan Livernois.

Fiction? Nous sommes à cette époque en pleine grève du textile, à Louiseville, une grève qui s'est étirée de mars 1952 à février 1953. Duplessis déclarait en Chambre, le 11 décembre 1952 : « [L]es désordres et les émeutes qui se déroulent à Louiseville ne sont jamais justifiables. Un jugement de l'honorable juge, J. Émile Ferron, un ancien libéral, en marge de la grève de Louiseville, a déjà condamné la façon d'agir d'un certain Gaston Bourbonnière. Les tactiques de M. Bourbonnière étaient des tactiques bolchevistes. » Un peu moins de deux ans plus tôt, les saboteurs s'étaient attaqués au pont Duplessis, à Trois-Rivières. C'est du moins ce qu'avait laissé entendre le premier ministre à l'Assemblée législative, après l'écroulement d'une partie du pont dans la nuit du 31 janvier 1951 : « Le pont de Trois-Rivières est situé sur la route nationale, entre Québec et Montréal. Depuis quelque temps, il se fait du sabotage un peu partout. Il y a des éléments subversifs dans la province et ils ont intérêt à couper les communications aux endroits stratégiques, entre Montréal, Trois-Rivières et Québec⁴³. »

Le numéro 190, *Les saboteurs de Craigville*, est contemporain de tous ces événements. Certes, l'action ne se déroule pas au Québec. Mais, justement, la distance entre celui-ci et l'Ouest canadien, qui permet de bien ancrer le caractère fictionnel des événements, ne doit

⁴³ Débats (reconstitués) de l'Assemblée législative du Québec, 31 janvier 1951.

pas tromper sur la lecture que l'on a pu faire de ce fascicule. Puisque le communisme est comparé à un virus ou à un venin, c'est un peu comme si le récit, plus ou moins d'anticipation, prévenait les Canadiens français d'un danger potentiel avant qu'il ne soit trop tard. De la fiction au réel, le discours anticommuniste est ainsi renforcé; l'exemple de la petite ville fictive, dont l'histoire est peut-être elle-même inspirée de la grève de Louiseville, vient étayer son propos.

En somme, et à la lumière des contenus idéologiques de *Police Journal* et de fascicules comme *IXE-13*, force est de constater que ceux-ci sont épars, voire contradictoires. Étant donné leur large diffusion, il nous semble nécessaire de mieux comprendre leurs jeux de chiasme entre fiction et réel, leurs effets respectifs sur la société canadienne-française. Chose certaine, *IXE-13* n'est peut-être pas l'agent de la modernité. À moins d'être un agent double du duplessisme...

L'Œuvre des tracts : la fin justifie la fiction

A priori, l'Œuvre des tracts publie des documents sur différents supports dont l'objectif est surtout d'instruire : ils visent la diffusion d'une idéologie chrétienne en publiant ses mythes, ses mandements, ses points de vue sur la société. L'Œuvre fédère un grand nombre de collaborateurs. Selon Jean-Claude St-Amand, « 79 % n'ont écrit qu'à une ou deux reprises »; en excluant les auteurs réguliers, le « nombre de collaborateurs laïcs est sensiblement égal à celui des religieux⁴⁴ ». Le contenu des brochures est généralement en lien avec l'actualité. Il est établi grâce à des articles de journaux internationaux (tirés par exemple des publications du Bureau permanent de l'Entente internationale contre la III^e Internationale) ou locaux, qui sont traduits, cités, voire reproduits à l'identique. La publication de conférences est aussi fréquente et semble coïncider avec le rôle dévolu à la brochure tel que conçu par l'École sociale populaire : il s'agit d'instruire, mais aussi d'interpeller le lectorat, de s'adresser à lui dans une scénographie de proximité, voire de familiarité (tout en conservant une position d'autorité).

⁴⁴ St-Amand, « La propagande de l'École sociale populaire en faveur du syndicalisme catholique 1911-1949 », p. 210. L'auteur souligne dans son article la diversité des pratiques éditoriales de l'École sociale populaire et sa vocation de « diffusion et de propagande » (*Ibid.*, p. 207).

Sans sommaire, mais avec la liste de toutes les publications dans les dernières pages, à l'image d'une collection, les brochures peuvent proposer un ou plusieurs formats de texte dans une même livraison, à l'instar des revues ou des journaux. Souvent illustrées, avec une couverture colorée mais sobre dans l'ensemble, les brochures mensuelles fonctionnent selon une « logique périodique⁴⁵ », c'est-à-dire qu'elles possèdent une périodicité, une numérotation et un prix affiché en couverture (10 sous). Fait intéressant, les brochures anticomunistes sont quasi les seules qui témoignent d'un vrai travail sur les illustrations (originales ou reprises des publications communistes elles-mêmes), beaucoup moins marqué dans les brochures sur le mariage ou la vie des congrégations religieuses (photos, images pieuses). Cette iconographie, qui reprend tous les codes de l'imagerie communiste, établit d'emblée un lien avec le lecteur et son imaginaire. Elle joue de la fascination générale pour l'URSS, réelle à l'époque, pour ensuite lui opposer, dans un mouvement qui va de l'appréhension suscitée par l'image à la lecture du texte, un propos anticomuniste. Le lectorat peut ainsi passer de la fascination à la connaissance (et donc à l'« horreur »), puis reconnaître cette iconographie s'il la retrouve ailleurs : il devient « averti » et connaisseur. Contrairement aux fascicules de fiction, dont l'image fige pour ainsi dire un épisode de l'intrigue en le représentant en couverture, l'imagerie communiste est disjointe du propos de la brochure, tout en exploitant pareillement la continuité (et la construction) d'un même imaginaire par-delà la discontinuité des livraisons.

À la lecture, on retrouve également des recours, à différents degrés, à un registre fictionnel. Si « le caractère lacunaire des œuvres est ce qui autorise des nouveaux épisodes⁴⁶ » des textes sériels comme *IXE-13*, dont l'espion rencontre toujours de nouveaux ennemis, le caractère lacunaire des informations sur la vie dans les pays soviétiques autorise pour ainsi dire l'École sociale populaire à tenter de combler ce « vide représentationnel » par la répétition de figures et de discours anticomunistes sur différentes plateformes. Le caractère lointain de l'URSS et les informations lacunaires sur celle-ci transforment l'espace de sa représentation en espace de lutte de pouvoir dont

⁴⁵ Letourneux, *Fictions à la chaîne*, p. 62.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 38-39.

l'enjeu est sa représentation même (son adhésion, sa véracité). De la même manière, dans le cas de la mission d'IXE-13 en Sibérie ou dans une usine de l'Ouest aux prises avec des cryptocommunistes, l'« ailleurs » est utilisé comme un miroir fantasmatique des craintes réelles du communisme. Les allers-retours entre le danger communiste « réel » et le danger « fictif » (ou fictionnalisé), entre l'URSS réelle et l'URSS fictive semblent pour ainsi dire constitutifs des fascicules et des tracts anticomunistes sans que l'inégalité du partage entre les deux registres semble « important ». Il y a là sans doute une dimension liée à la poétique du support : le rapport à l'actualité, aussi flou soit-il, permet peut-être à la communauté de lecteurs, au même titre que le quotidien, de s'engager dans son époque. Selon Matthieu Letourneux, se révèle peut-être ici « cette possible vocation des fictions sérielles à organiser une certaine manière d'envisager l'existence dans le monde par-delà la fiction, mais par la médiation de celle-ci⁴⁷ ». Pour l'Œuvre des tracts, cet engagement se situe dans le projet de « stimuler » les troupes chrétiennes en présentant le péril communiste comme imminent et proche, ses organisations politiques agissant de façon souterraine pour détruire la religion catholique et la civilisation occidentale.

Dans cette perspective, les brochures spécifiquement anticomunistes exploitent parfois le registre de « l'histoire vécue », du récit véridique raconté par un « témoin authentique », souvent inconnu du lectorat⁴⁸. À l'actualité politique, les tracts préfèrent alors les récits de personnes et de prisonniers revenus des « pays rouges », en particulier la Russie. Les « retours d'URSS » constituent peut-être un genre en soi : on en retrouve essentiellement dans la presse, dans les années 1940 et 1950, comme dans l'hebdomadaire communiste *Combat*. En 1961, Yves Thériault, collaborateur à *Police Journal* par

⁴⁷ Matthieu Letourneux, « “J'en suis venu à accepter aussi bien l'autorité des récits et celle des articles” : le *pulp Adventure* et la circulation des imaginaires sériels dans les imaginaires sociaux », *Mémoires du livre = Studies in Book Culture*, vol. 10, n° 1 (automne 2018), p. 8.

⁴⁸ Les auteurs ne sont guère mis en valeur dans les brochures de l'Œuvre des tracts, donnant à celle-ci une fonction auctoriale : on achète d'abord un propos, une idée, une « marque », et moins le propos spécifique de tel auteur. Voir Letourneux, *Fictions à la chaîne*, p. 141-143.

ailleurs, publiera dans *La Presse* le récit de son Séjour à Moscou en plusieurs livraisons⁴⁹.



Source : Collection BANQ.

Du côté des tracts, dès 1931, on peut lire des « témoignages sur la misère en URSS » dans un tract détachable de quatre pages intitulé *Qu'ont-ils vu?* En 1933 (n° 173), la *Famine en Russie* propose un portrait de « la vraie situation d'après des documents authentiques ». En 1936, le doyen de la faculté de médecine de Bordeaux, Pierre Mauriac (le père de François) signe un récit de voyage sous le titre *Croisière en URSS* (n° 203). Dans la « Note des Éditeurs » qui ouvre la brochure, on peut lire un gage de la probité de ses propos (mais non celle de ses intérêts, visiblement entrepreneuriaux) : « Ses observations impartiales sur l'URSS et sa grande agence de voyage Intourist ne manqueront pas d'intéresser les Canadiens sollicités actuellement de faire une croisière par la même agence⁵⁰. » Dans l'introduction de son texte, Pierre Mauriac cite Montaigne, puis se montre doté d'un jugement sûr, infaillible : « J'ai donc abordé les rivages de la mer Noire avec le ferme propos d'atteindre un haut degré de détachement et de libre

⁴⁹ Voir aussi Alice Parizeau, *Voyage en Pologne*, Montréal, Éditions du Jour, 1962 et *Une Québécoise en Europe rouge*, Montréal, Éditions Fides, 1965. Jacques Hébert et Pierre Elliott Trudeau publient, à la suite d'un voyage diplomatique de la délégation canadienne en Chine, le livre *Deux innocents en Chine rouge* (Montréal, Éditions du Jour, 1961).

⁵⁰ « Note des Éditeurs », dans Pierre Mauriac, *Croisière en URSS*, L'Œuvre des tracts, n° 203, (mai 1936), p. 1.

jugement. Ce fut chose facile en Roumanie et même devant la rude férule de M. Atatürk. Mais les bonnes résolutions n'ont-elles pas fondu comme neige au feu soviétique? Je ne crois pas⁵¹. » Ses aventures lui fournissent ensuite l'occasion de dépeindre toute la grisaille de la Russie. Ainsi, la ville d'Odessa, « qui fut le Marseille de la Russie, n'est plus qu'une ville déchue aux hautes maisons lépreuses s'effritant au soleil et à la pluie⁵² ». On pourrait rapprocher cette brochure des récits de voyage de type tour du monde, mais qui seraient présentés sous l'angle de la lutte anticomuniste.

Il semble que c'est surtout dans les années 1940 que se fait plus fortement sentir la concurrence entre l'Œuvre des tracts et d'autres types de discours, dont la fiction et la bande dessinée. En 1944, la brochure intitulée *L'attaque des Soviétiques contre le Vatican* (n° 297), de M^{gr} Fulton Sheen, est publiée dans une version bilingue. L'illustration reprend les codes de la bande dessinée d'aventures : le bateau et les vagues stylisées renvoient immédiatement à la piraterie, aux aventures en haute mer. Le titre, souligné d'un trait oblique ainsi que la typographie dynamique renvoient au danger et à l'affrontement imminent, suggérés aussi par les « eaux troubles » de l'illustration.



Source : Collection BAnQ.

⁵¹ Pierre Mauriac, *Ibid.*, p. 2.

⁵² *Ibid.*, p. 4.

On peut penser que le récit s'adresse davantage aux adolescents par son contraste avec la sobriété des couvertures des brochures plus informatives où seul le logo du Parti communiste apparaît (n° 336 par exemple). En copiant visuellement ce qui fonctionne probablement à l'époque chez un certain public, l'Œuvre des tracts semble promettre une expérience de lecture similaire à celle de la littérature d'aventures. Ce qui est faux : on trouve, à l'instar d'autres textes de l'Œuvre des tracts, une critique assez acerbe de l'hypocrisie communiste envers le monde occidental et, particulièrement, envers la religion chrétienne. On pourrait affirmer que l'éditeur, qui « cherch[e] moins à inventer des pratiques originales qu'à capitaliser sur le succès des concurrents, ten[d] à adopter jusqu'à la présentation matérielle des supports qui [lui] sont proches⁵³ ». Ainsi, l'acheteur pressé pourra confondre *L'attaque des Soviets contre le Vatican* et quelques aventures de la presse jaune, faisant ainsi entrer dans les chaumières le « bon » discours de l'École sociale populaire sur le péril rouge.

Le témoignage du prisonnier, sauvé des méchants communistes, induit également une séquence narrative d'action, similaire à celle des récits d'espionnage. Le numéro 336 (1947) propose, au milieu de la brochure, le récit d'un ancien prisonnier de l'URSS. La même année, la parution d'un tract « anonyme » intitulé *Sous le régime soviétique : récit d'un jeune Ukrainien* (n° 340) met encore davantage l'accent sur ce genre narratif. On y reprend la logique littéraire de l'« œuvre trouvée », comme le mentionne la note introductive : « Ce récit a été adressé par un jeune Ukrainien à son frère qui habite le Canada. Pour des raisons faciles à comprendre, la personne qui nous en a remis le texte, après l'avoir traduit, a supprimé le nom de l'auteur et même changé tous les noms propres qui s'y trouvaient⁵⁴ ». Voyons son incipit :

Je n'oublierai jamais la nuit du 14 au 15 février 1940.

Il était onze heures du soir.

Je m'en revenais tout bonnement à la maison comme d'habitude après mon travail, lorsque, chemin faisant, je remarquai que

⁵³ Letourneux, *Fictions à la chaîne*, p. 112.

⁵⁴ « Note des Éditeurs », dans *Sous le régime soviétique*, L'Œuvre des tracts, n° 340 (octobre 1947), p. 1.

deux espions me suivaient. Je n'osais pas retourner la tête, mais je n'avais aucun doute qu'ils étaient à ma poursuite, car, lorsque j'augmentais le pas, ils se hâtaient également et retardaient leur marche dès que je ralentissais⁵⁵.



Source : Collection BAnQ.

Avec ce fascicule, l'Œuvre des tracts semble imiter le roman de Pierre Saurel et en reprendre la logique narrative. Sans le support pour cadrer la lecture, le texte joue de ressemblances frappantes : *IXE-13* ou Œuvre des tracts? En 1947, ce « récit trouvé » non signé semble avoir la même véracité que les « aventures étranges » d'*IXE-13* ou que les « drames étranges » de *Police Journal*. L'Œuvre des tracts semble ici user de mécanismes de séduction analogues à ceux de ses « concurrents » des Éditions Police Journal en misant sur une intrigue, un suspense et un système stéréotypique déjà bien connus des lecteurs et des lectrices.

Conclusion

Bien sûr, les lecteurs n'attendaient sans doute pas les tracts de l'École sociale populaire avec la même impatience que *Les aventures étranges*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 1.

de l'agent IXE-13. L'Œuvre des tracts, qui « publie chaque mois des brochures sur des sujets variés et instructifs », comme on peut le lire sur la page couverture, n'inscrit pas ses publications dans la logique du « suspense » et de l'attente et n'a pas les mêmes objectifs que ceux de la littérature fasciculaire. Mais il nous semble possible de situer la littérature de brochure dans une pratique du *lire avec* sur laquelle miseraient tant les revues et les journaux dits « jaunes » et la littérature fasciculaire que le discours politique. Pourrait-on parler de « culture anticomuniste », de la même manière dont Letourneux parle, par exemple, d'une « culture western »? L'« anticomunisme » est-il un genre? Pour Letourneux, « c'est l'insistance, dans l'économie du magazine, sur une unité des imaginaires par-delà les frontières de la fiction qui produit ce qu'on pourrait appeler une "culture sérialisée globale", laquelle prend en particulier la forme d'une série de discours contaminés par la fiction⁵⁶ ». La pluralité de ces discours « contaminés par la fiction », tant au sein d'une même publication qu'à l'intérieur d'un même « écosystème » médiatique, montre peut-être un désir de mieux (faire) connaître les enjeux politiques de son temps, de s'inscrire dans le présent. Les effets de chiasme entre IXE-13, *Police Journal* et l'Œuvre des tracts révèlent sans doute que les différentes classifications et frontières en fonction desquelles nous avons l'habitude de considérer ces corpus médiatiques sont à revoir. Quoi qu'il en soit, la façon de contrer les discours par la sérialité narrative mérite une attention particulière et une volonté d'embrasser un corpus plus large que celui de la littérature légitimée. Denis Saint-Jacques le disait sans détour : « La culture de masse, dans ce qu'elle a de plus fruste et de plus choquant pour les esprits fins et évolués, aura indiqué dans l'imaginaire social la voie de l'avenir à une culture savante trop prête à rendre le duplessisme responsable de toutes ses contradictions⁵⁷. » Cela ouvre plusieurs champs de recherche, très certainement.

⁵⁶ Letourneux, « "J'en suis venu à accepter..." », p. 7.

⁵⁷ Saint-Jacques, « L'idéologique dans le texte », dans Bouchard *et al.* (dir.), *Le phénomène IXE-13*, p. 313.